

## Comptes rendus bibliographiques

Venceslas KRUTA, *Le Monde des anciens Celtes*, Fouesnant, Yoran Embanner, 2015, 396 p., ill.

C'est assurément au meilleur connaisseur français du monde celtique ancien que les éditions Yoran Embanner ont demandé de rédiger un ouvrage de présentation générale sur les Celtes de la protohistoire. Venceslas Kruta, qui fut directeur d'études à l'École pratique des hautes études (IV<sup>e</sup> section) et co-rédacteur en chef de la revue du CNRS *Études celtiques*, est en effet un spécialiste mondialement reconnu de l'art de l'époque de La Tène, dans ses manifestations occidentales (France et Italie du Nord, où il a dirigé des fouilles) et orientales (Bohême, Hongrie). Il est l'auteur de nombreux articles sur ce sujet, dans des revues françaises et étrangères, a été le commissaire de plusieurs expositions consacrées à l'art celtique et l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Les Celtes. Histoire et dictionnaire. Des origines à la romanisation et au christianisme* (Laffont, « Bouquins », Paris, 2000), ouvrage de référence indispensable à qui veut mieux connaître cette période de l'histoire lointaine de l'Europe.

Le présent ouvrage, réécriture d'un travail précédemment publié en plusieurs versions, est bâti de façon classique. Il s'ouvre sur un avant-propos et une utile chronologie (« Quelques dates importantes du passé celtique ») et comprend sept chapitres, suivis chacun de l'étude d'un thème particulier, une courte bibliographie et un index. Le premier de ces chapitres (« La redécouverte du passé celtique ») relate la longue émergence de la réalité des Celtes, trop longtemps jugés barbares et donc peu dignes d'intérêt, dans la conscience des historiens européens ; le complète une analyse (« Les fondements d'un ordre universel ») de la manière dont les Celtes concevaient l'univers et le temps des dieux et des hommes. Le chapitre suivant (« Entre la préhistoire et l'histoire ») montre comment les Celtes émergèrent, dès avant le VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., de la mosaïque confuse des peuples de l'Europe protohistorique et comment cette ascension est liée à la nouvelle métallurgie du fer. Les études qui suivent (« La dernière demeure des princes ») éclairent en quelques pages détaillées certains des principaux aspects de ce monde en mutation, grandes sépultures princières découvertes et fouillées depuis le siècle dernier (Hochdorf, Magdalenberg), grande forteresse de Závist, à proximité de Prague, naissance de la civilisation et de l'art laténiens, etc. C'est aux migrations celtiques vers l'Italie

et aux mutations diverses que connut la civilisation laténienne sous l'influence des cultures autochtones que sont consacrés le chapitre 3 et ses annexes, qui explorent l'apparition de facettes variées dans les diverses régions d'Europe où s'exprima cet art nouveau. Le chapitre suivant nous entraîne, avec les migrations celtiques, vers le bassin des Carpates, les Balkans et, au-delà des Détroits, vers l'Asie mineure et le plateau anatolien. Ses annexes nous font découvrir des traits particuliers de ces cultures en devenir, absorbant des influences esthétiques très diverses. Le chapitre 5, « *Les oppida*, villes celtiques des II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. », nous dévoile ce vaste phénomène d'urbanisation (ou de pré-urbanisation) qui affecta une très grande partie de l'Europe centrale et occidentale dans les deux derniers siècles précédant le changement d'ère, sous l'influence des civilisations bordières de la Méditerranée. Ses annexes illustrent bien ces profondes modifications que connut la société celtique à la fin de La Tène, ce passage d'un monde héroïque à un univers moins violent et plus ordonné. « Celtes païens des îles Britanniques » est le thème du chapitre suivant, où sont passés en revue les différents visages que prit la civilisation celtique en Grande Bretagne et en Irlande et les traits particuliers de l'art celtique insulaire. Le dernier chapitre de l'ouvrage, « Génie celtique et civilisation européenne », nous donne à voir ce que les Celtes de l'Antiquité ont transmis comme héritage, linguistique, culturel et esthétique à l'Europe médiévale et, au-delà de celle-ci, à notre monde.

On aurait bien sûr peine à trouver des fautes de détail dans ce travail, tant est encyclopédique la culture de l'auteur en ce qui concerne les Celtes de l'Antiquité. Le texte est clair, bien articulé, et le profane trouvera son miel dans ce qui est, de toute évidence, un ouvrage destiné au grand public. On regrettera néanmoins que les cartes publiées en double page (132-133, 222-223) ne soient pas pourvues de légendes, ce qui en rend la compréhension difficile à qui ne connaît pas déjà les sites mentionnés, qui ne figurent pas tous dans l'index. Ainsi, p. 222, dans ce qui est une carte de répartition des principaux *oppida* d'Europe, voit-on apparaître un bien étrange « Cap Sizun », qui renvoie, très certainement aux « caps barrés du Cap Sizun », Castel-Coz et Castel-Meur, qui, en aucun cas, ne peuvent être qualifiés d'*oppida*. Plus étonnant encore, bien que V. Kruta soit parfaitement au courant des dernières réflexions sur le sujet et des plus récentes découvertes archéologiques, est le fait que nos « Celtes » soient encore étudiés comme s'ils constituaient, dans toute l'Europe, une entité parfaitement identifiable par sa culture et son art, ce qui s'explique d'ailleurs très bien si l'on songe que, pour l'auteur, « ce peuplement celtique [...] fut un élément fondateur de l'unité européenne » (p. 9). Ce parti pris, s'il est idéologiquement louable – rappelons d'ailleurs que la grande exposition sur les « Celtes » tenue à Venise en 1991 était intitulée *I Celti, la prima Europa* – est néanmoins contestable, car, malgré des traits voisins, il n'existe pas de réelle homogénéité culturelle dans l'Europe du dernier demi-millénaire av. J.-C.

On aurait aussi attendu ici que soient cités, et critiqués si tel était bien sûr le souhait de l'auteur, des ouvrages récents d'historiens sérieux et reconnus, s'attachant à

montrer que les « Celtes » n'avaient pas d'existence réelle et qu'ils étaient, pour une très large part, une construction intellectuelle à base idéologique (Simon James, *The Atlantic Celts, Ancient People or Modern Invention ?* [Londres, 1999] ; Brunaux, Jean-Louis, *Les Celtes, histoire d'un mythe* [Paris, Belin, 2014]), ou les travaux récents et conjoints de linguistes et d'archéologues sur l'origine atlantique, et non centre-européenne, des parlers celtiques (Cunliffe, Barry, Koch, John Thomas (dir.), *Celtic from the West. Alternative Perspectives from Archaeology, Genetics, Language and Literature* [Oxford, Oxbow Books, 2012]). Mais ils ne sont qu'ignorés, et si l'ouvrage de Vencelas Kruta demeure digne d'éloges par la masse de connaissances qu'il apporte et le soin pédagogique donné à leur présentation, nous conseillons à quiconque voudrait explorer plus avant les « mystères du celtique », comme le disait joliment H. G. Wells, de compléter la lecture du *Monde des anciens Celtes* par celle des ouvrages précités.

Patrick GALLIOU

Yves MENEZ, Thierry LORHO, Erwan CHARTIER-LE FLOC'H (dir.), *Archéologie en centre Bretagne*, Spézet, Coop Breizh, 2015, 190 p., ill.

Le centre Bretagne a longtemps souffert de son éloignement géographique des grands centres de décision économiques et de recherche historique. Dans le domaine de l'archéologie, qui nous occupe ici, la distance qui sépare ce centre Bretagne du siège des sociétés historiques départementales, Quimper, Vannes et Saint-Brieuc, et des universités installées à Rennes, Brest et Vannes-Lorient, a manifestement joué en sa défaveur. Malgré quelques « expéditions », comme celles de Paul du Châtelier dans les monts d'Arrée et de P. Aveneau de la Grancière dans le nord du Morbihan, cette région n'a pas, jusqu'à une époque récente, bénéficié des grands programmes de recherche qu'ont connus les zones littorales.

Le projet de nos trois auteurs, dirigeant une équipe de chercheurs venus de divers horizons, est bien sûr de réhabiliter l'archéologie du centre Bretagne, en montrant que ses richesses passées ne sont pas moindres que celles d'autres régions. Comme le révèle le chapitre introductif, ce patrimoine archéologique s'est d'ailleurs considérablement enrichi au cours des dernières décennies grâce aux prospections aériennes, qui ont révélé un grand nombre d'enclos protohistoriques fossoyés, mais aussi grâce à une commande publique de la Région, un programme de vérifications et de prospections au sol mené à bien de 2002 à 2008 par Alain Provost et Éric Philippe.

L'ouvrage étant bâti sur une progression chronologique, c'est à Grégor Marchand que revient l'honneur de révéler que, contrairement à une idée répandue, les communautés humaines de la Préhistoire ancienne ne s'installèrent pas, de préférence, sur le littoral, l'intérieur de la péninsule connaissant son lot de sites d'habitat. Il en va de même pour le Néolithique, comme le souligne Christine Boujot, qui montre que

de nombreux menhirs, dolmens et allées couvertes émaillent cette région et rappelle l'importance des carrières de dolérite A de Sélédin en Plussulien (Côtes-d'Armor), d'où sortirent plusieurs millions de haches polies, diffusées dans toute la Bretagne et une partie de la France. La richesse de l'occupation à l'âge du Bronze est mise en évidence par Muriel Fily, qui insiste sur la nécessité de donner plus de place à l'étude de l'habitat, encore méconnu pour cette période. C'est beaucoup moins le cas pour l'âge du Fer, comme le démontre Yves Ménez : aux très nombreuses « fermes » découvertes d'avion s'ajoutent des résidences fortifiées, comme celle de Saint-Symphorien en Paule, révélant ainsi une organisation du paysage, mais aussi de la société, fortement organisée et hiérarchisée.

C'est ce monde hautement structuré qui fut conquis par Rome. Alain Provost et Gaëtan Le Cloirec mettent ainsi en évidence l'importance de *Vorgium* (Carhaix), capitale des Osismes, dans l'organisation de ce territoire et les liens qu'entretint ce chef-lieu avec les autres parties de la *civitas*. Une étude particulière est réservée à l'aqueduc, monument d'une taille considérable dans un paysage où de très nombreuses exploitations agricoles, totalement ou partiellement romanisées, succédaient aux « fermes » gauloises.

Joseph Le Gall et Benjamin Leroy, étudiant le haut Moyen Âge, montrent comment, après la disparition des structures impériales et l'effilochage de la civilisation afférente, cette région continua d'être densément peuplée, ainsi que le révèlent les grandes enceintes fortifiées, comme celle de Bressilien en Paule, et les nombreuses petites exploitations agricoles présentes dans ces campagnes. Joëlle Quaghebeur, nous entraînant un temps hors de l'archéologie, nous fait redécouvrir l'histoire du Poher aux temps carolingiens, tandis que Patrick Kernévez, étudiant les mottes castrales et les châteaux forts du centre Bretagne, y analyse les structures du pouvoir.

Il revenait à Erwan Chartier-Le Floch de conclure, en insistant sur la richesse patrimoniale de ce pays et sur le « caractère » qui est le sien, gages d'une renaissance économique en partie basée sur un volontarisme accrocheur. Un ouvrage utile donc, et un ouvrage que l'on peut qualifier, avec un sourire, de « militant ». Mais qui ira s'en plaindre ?

Patrick GALLIOU

Barry CUNLIFFE et Patrick GALLIOU, *Le Yaudet en Ploulec'h, Côtes-d'Armor, Archéologie d'une agglomération (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. - XX<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société d'émulation des Côtes-d'Armor, coll. « Archéologie et culture », 2015, 227 p.

Pendant douze saisons, Barry Cunliffe (université d'Oxford) et Patrick Galliou (Université de Bretagne occidentale) ont dirigé un grand chantier de fouilles sur l'un des sites archéologiques les plus diversifiés de Bretagne. Ces deux archéologues

émérites ont uni leurs compétences, leurs efforts et leur passion pour comprendre et faire comprendre l'histoire du site du Yaudet, dans le Trégor lannionnais, au débouché du Léguer. Il en est résulté trois épais volumes de comptes rendus, riches en documents iconographiques et en schémas, parus entre 2004 et 2007 aux presses universitaires d'Oxford, en français. Ces ouvrages, rédigés en équipe, de haut niveau scientifique, étaient difficiles à trouver et relativement coûteux. Il manquait une présentation ouverte à un public plus large. Elle est désormais disponible avec le bel ouvrage de 228 pages grand format publié à l'automne 2015 par les Presses universitaires de Rennes et la Société d'émulation des Côtes-d'Armor, une nouvelle fois réunis.

Le site du Yaudet gagne en effet à être connu. Promontoire recouvert de verdure – arbres et landes d'abandon –, il ne laisse pas apparaître au premier abord les richesses de son passé. Faute de signalétique suffisante, il faut pratiquement une visite guidée par les archéologues pour que l'on en mesure la richesse et la diversité. La gestion du site, domaine départemental, par le seul Conservatoire du littoral, a visé essentiellement à la protection de cet écrin végétal beaucoup plus qu'à une mise en valeur patrimoniale, hormis pour la chapelle, ouverte toute l'année.

Politique réussie d'ailleurs puisque le promontoire, ceinturé de sentiers, est un lieu de promenade exceptionnel, à la fois fréquenté et préservé, avec une vue spectaculaire sur la baie de Lannion. Il s'intègre d'ailleurs au parcours de randonnées pédestres du formidable GR34, qui offre une spectaculaire continuité côtière depuis l'arrivée dans la partie centrale du Trégor côtier vers Plougrescant, jusqu'à l'entrée dans le Trégor finistérien, après le franchissement du pont sur le Douron, entre Plestin-les-Grèves et Locquirec.

Cependant, la richesse archéologique des lieux et sa compréhension manquaient : plus qu'un simple site à la végétation luxuriante, le Yaudet révèle une présence humaine relativement continue sur plus de quatre-vingts siècles, deux fois plus que la durée évoquée par Bonaparte au pied des pyramides ! Pour se rendre compte de cet empilement de civilisations, on avait besoin d'une présentation par les archéologues eux-mêmes, puisque les trouvailles ont été envoyées aux dépôts de fouilles et que les creusements ont été rebouchés. Le mérite de l'ouvrage est de nous présenter dans l'ordre chronologique à la fois les périodes et les témoignages matériels qui étaient le propos, ceci depuis le Mésolithique jusqu'à nos jours.

Logiquement, les auteurs présentent d'abord le cadre naturel, la géologie et la géomorphologie du Yaudet, avec de nombreux schémas, coupes et photos.

Ces données étant rappelées, les auteurs passent au survol des périodes, les premiers vestiges datant du Mésolithique terminal (vers -6000 av. J.-C.), suivis de nombreux autres, ce qui révèle une occupation continue jusqu'à la fin de l'âge du Fer, que nous situerons à l'époque celtique ou gauloise – les Gaulois étant des Celtes ou des populations celtisées.

Le Néolithique est mieux représenté dans les trouvailles, notamment par une quarantaine d'outils de silex et des fragments de poterie, ce qui révèle la présence d'un petit groupe sédentaire pratiquant l'agriculture (haches de l'atelier de Sélédin en Plussulien). La mer présente sur trois côtés permettait une pêche d'appoint et les bois la chasse. Les objets de la vie quotidienne viennent de 60 à 90 kilomètres de là, ce qui suppose une économie d'échanges. Dans le voisinage proche du promontoire, l'âge du Bronze est marqué par de nombreuses trouvailles (pointes de flèches, poignards, haches), au sein de nombreux tumulus, souvent détruits depuis. C'est, semble-t-il, une période d'intense activité avec l'élaboration d'une première ligne de défense, un fort talus ou rempart, un peu comme à la pointe de la Torche en Plomeur (Finistère). L'ensemble a souffert des grands travaux de l'âge du Fer, la période de la Tène finale étant par ailleurs une grande époque de prospérité et d'échanges. Les objets retrouvés sur place (fibules de cuivre et de fer, bracelets, crochets de ceinture, perles de verre) sont comparables aux trouvailles de la même époque faites ailleurs en Europe. On y cultivait blé et orge, conservés dans des greniers protégés des rongeurs par leur surélévation. On y retrouve aussi les débris de bovins, porcs et ovins d'élevage et de chevaux.

Au cours du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., on assiste à l'élaboration d'un système défensif imposant entamé à l'âge du Bronze, avec la construction de remparts, surélevés plusieurs fois, jusqu'à 6-8 mètres de hauteur. Le décapage destiné à fournir des matériaux de construction a incorporé au corps des fortifications de nombreux vestiges plus anciens (céramiques, objets en silex). Le plateau supérieur et la vallée centrale gardent les traces de cette occupation antérieure, topographiquement discontinue. Ces fortifications imposantes doivent dater en partie des débuts de la menace romaine sur la Gaule. La population est assez dense pour réaliser de tels travaux et semble habiter sur place. Les trouvailles révèlent des échanges importants, aussi bien vers l'intérieur par voie fluviale que vers les Îles britanniques. Nombre d'amphores à vin viennent d'Italie. B. Cunliffe situe à ce moment l'apogée du Yaudet, donc avant la conquête romaine.

C'est pourtant la période gallo-romaine qui a longtemps seule suscité l'intérêt des visiteurs. La population reste largement la même. Une nouvelle porte est percée dans le rempart à l'est, entourée d'une maçonnerie caractéristique bien évidente, proche du port actuel. Une autre porte, terrestre celle-là et peu visible aujourd'hui, est édifiée. Les Romains développant le commerce terrestre, le Yaudet connaît une période de déclin et perd une bonne partie de ses fonctions économiques et politiques. À la fin du III<sup>e</sup> siècle, il faut à nouveau se protéger, des raids francs et saxons cette fois. On construit alors une nouvelle enceinte sur la fortification celtique. On voit encore une partie de cette muraille bien maçonnée. Sans doute la garnison est-elle renforcée de Bretons lorsque les Romains aux abois doivent rappeler des troupes, au début du V<sup>e</sup> siècle. Il y eut sans doute un monastère en plus des paysans et des pêcheurs. À l'ouest du promontoire, un étonnant mur de pêcherie,

partiellement ensablé aujourd'hui, serait en fait un moulin à marée construit entre le VI<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle. Vers cette époque, une première chapelle est édifiée, remaniée à de nombreuses reprises : c'est aujourd'hui le lieu principal des visites, avec sa célèbre Vierge couchée.

L'histoire du Yaudet ne s'arrête pas là et le livre non plus. L'essor de la pêche à la sardine, stimulé par d'éphémères conserveries, sur la commune voisine de Locquémeau, a contribué à la fixation d'une population plus importante. Aujourd'hui, outre l'ARSSAT, deux associations locales très dynamiques, l'Association de sauvegarde du patrimoine de Ploulec'h (ASPP) et *Mignoned Kozh Yeodet* (Les amis de Coz Yeodet) œuvrent pour une meilleure connaissance du patrimoine et s'efforcent avec succès de la vulgariser. Ensemble, elles ont dégagé une maison de passeur, qui témoigne des liens maritimes anciens et étroits entre les deux rives de l'estuaire du Leguer, la première a réalisé la restauration remarquable d'un moulin à vent, les deux contribuent largement à la notoriété du site. Chaque année, deux pardons bien suivis s'achèvent par une bénédiction de la mer, présente dans la chapelle par des *ex voto* nautiques.

Le livre présente l'intérêt de nous restituer de nombreux documents – photos, graphiques, cartes – issus des campagnes de fouilles et de bien présenter le Yaudet comme un site multi-périodes. Malgré la complexité des questions abordées, le contenu est très abordable. La continuité du récit jusqu'à nos jours permet de faire le lien avec le Yaudet d'aujourd'hui. Le livre aurait pu toucher un public très large si la couleur et une typographie moins resserrée avait été utilisées. Le Yaudet mérite bien également un petit livre grand public fondé sur les énormes connaissances et la clarté d'exposition des auteurs<sup>1</sup>. En attendant, l'ouvrage dense et élégant des deux archéologues mérite sa place dans toute bibliothèque historique bretonne.

Jean-Jacques MONNIER

historien, co-auteur d'un documentaire sur Le Yaudet

Patrick GALLIOU et Jean-Michel SIMON, *Le castellum de Brest et la défense de la péninsule armoricaine au cours de l'Antiquité tardive*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archéologie et culture », 2015, 221 p., illustrations n. b., 32 pl. coul.

C'est dans la collection « Archéologie et Culture » des Presses universitaires de Rennes qu'est paru en mars 2015 ce bel ouvrage sur le *castellum* de Brest et la défense de la péninsule armoricaine. Les auteurs en sont Patrick Galliou et Jean-Michel Simon. Le livre se décline en quatre chapitres : I- « Le *castellum* de Brest,

---

1. Que l'on retrouve dans GALLIOU, Patrick, *Guide de l'Armorique gallo-romaine*, Spézet, Coop Breizh, 2015.

place-forte de l'extrême ouest de la Gaule », II- « Le *castellum* de Brest, chaînon d'un double réseau de forteresses littorales », III- « Les raisons d'être d'un système défensif », IV- « Les places fortes océaniques à l'épreuve des temps » Soulignons d'emblée le grand nombre et la richesse des notes placées en fin de chapitre : les compléments qu'elles apportent, les ouvertures et les références bibliographiques en lien avec le thème principal sont presque l'équivalent d'un second livre.

Depuis au moins le début du xvii<sup>e</sup> siècle, on savait que le château de Brest englobait dans ses murailles les restes d'une fortification romaine. À la fin des années 1970, René Sanquer, maître de conférences à l'Université de Bretagne occidentale, lui consacra, sous forme d'articles, les premières synthèses raisonnées<sup>2</sup>. C'est donc sans surprise que P. Galliou, Brestois comme lui et qui fut son élève puis son collègue à l'université, a repris le sujet à bras le corps. À la documentation ancienne ont été ajoutées quelques observations plus récentes et des comparaisons qui permettent aujourd'hui de se faire une idée assez précise de ce qu'était ce *castellum* bâti vraisemblablement à la fin du iii<sup>e</sup> siècle de notre ère, bien que les auteurs reconnaissent que « Brest n'a encore livré aucun élément de datation » (p. 100). L'idée émise par J.-M. Ropars selon laquelle le château romain de Brest présentait une étroite parenté (le plan trapézoïdal) avec la forteresse de la fin du iv<sup>e</sup> siècle d'Altrip, près de Ludwigshafen<sup>3</sup>, est abandonnée : c'est uniquement la topographie, la forme du promontoire sur lequel il est construit, qui en a dicté les contours (p. 33). On regrettera évidemment que l'impossibilité – mais est-elle réelle ? – de pratiquer des fouilles archéologiques, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, parce que l'on se trouve en terrain militaire, nous prive d'informations complémentaires qui auraient certainement été précieuses. Au moins, des essais de datation sur les briques de la muraille par les méthodes de l'archéomagnétisme ou de la thermoluminescence auraient peut-être été envisageables.

P. Galliou admet qu'après avoir retourné le problème dans tous les sens, le *castellum* de Brest reste anonyme – d'autres comme Aurigny dans les Îles anglo-normandes et Le Yaudet en Ploulec'h le sont aussi – et la tentative pour y voir un transfert de la capitale des Osismes depuis *Vorgium*/Carhaix avec le nouveau nom d'*Osismis*, non prouvée. La forteresse est ensuite pour la première fois replacée dans son environnement archéologique proche : réseau routier, découvertes diverses. Force est de constater que ce contexte plutôt banal ne nous éclaire guère sur le choix de ce point d'ancrage littoral et sur les populations qui ont pu y vivre. Des découvertes toutes récentes sur la bande côtière comprise entre Brest et la pointe Saint-Mathieu, point d'ouverture sur le grand large, auraient été susceptibles

2. Voir en particulier SANQUER, René, « The *castellum* at Brest (Finistère) », dans D. E. JOHNSTON (dir.), *The Saxon Shore*, Londres, 1977, p. 45-50.

3. ROPARS J.-M., « Le plan du *castellum* romain de Brest : une nouvelle hypothèse », *Archéologie en Bretagne*, n° 24, 1979, p. 43-50.



d'apporter des informations nouvelles, mais les auteurs n'en avaient pas encore connaissance<sup>4</sup>. Enfin, on ne saurait clore l'examen de ce premier chapitre sans insister sur le fait que sa qualité doit beaucoup aussi aux excellents dessins de J.-M. Simon et aux nombreuses restitutions proposées, plusieurs étant reprises en couleur dans les planches de la fin du volume.

Il va de soi que, pour comprendre les raisons de l'érection de la forteresse de Brest, il était nécessaire de la comparer à ses congénères ; c'est le thème du second chapitre. Grâce à sa connaissance quasi exhaustive de l'abondante bibliographie anglaise, P. Galliou la replace donc parmi l'ensemble des nombreuses forteresses littorales de l'île de Bretagne, puis à la suite, de celles comprises sur le littoral gaulois, entre le pas de Calais et la Gironde. Ces forteresses nous sont connues par l'archéologie ou par la *Notitia Dignitatum*, cette liste des commandements civils et militaires de l'Empire au début du v<sup>e</sup> siècle. On constate alors que, malgré quelques points communs, leur typologie n'est guère homogène et que leur construction ne peut être la résultante d'une volonté politique unique, que d'autre part leur chronologie s'étale sur une longue période de 150 ans à cheval sur les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. Le chapitre s'achève par un tour d'horizon des garnisons qui y stationnaient, mais dont les noms ne sont révélés que par la tardive *Notitia* : chacune des forteresses aurait abrité une unité de 500 hommes en moyenne, comprenant des *milites* (soldats) et des *equites* (cavaliers).

Cet inventaire analytique minutieux s'imposait pour s'interroger, dans un troisième temps, sur la véritable raison d'être de tout ce système défensif. Après avoir examiné la question des troubles et des raids des « pirates » venus de la mer du Nord, dont on ne peut nier l'existence, mais surtout à une date tardive, P. Galliou met en avant l'inefficacité de ce système défensif pour protéger les côtes : les forteresses sont souvent mal situées pour permettre à une flottille une intervention rapide (par exemple, Vannes est à une vingtaine de kilomètres de l'entrée du golfe du Morbihan, Brest à 10 kilomètres de l'ouverture du goulet sur le large, etc. (p. 126), ou bien elles sont trop espacées (entre l'embouchure de la Seine et l'estuaire de la Gironde, il existe une forteresse pour 250 kilomètres environ en moyenne !). Pour conclure provisoirement, les fortifications armoricaines auraient été prioritairement des havres pour les navires de commerce qui fréquentaient les côtes de l'Atlantique et des mers nord-occidentales<sup>5</sup>.

---

4. Voir en particulier ÉVEILLARD, Jean-Yves, « Plougonvelin, plage du Trez-Hir, fort de Bertheaume. Notices d'archéologie finistérienne », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXLII, 2014, p. 17-19.

5. Patrick Galliou avait réservé la primeur de cette conclusion au congrès de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne à Lorient en septembre 2014, cf. GALLIOU, Patrick, « Les fonctions du *castellum* de l'Antiquité tardive à Brest : une nouvelle hypothèse », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XCIII, 2015, p. 207-215.

Cependant, les choses évoluent. À la fin du IV<sup>e</sup> siècle et au cours du V<sup>e</sup> siècle, les troubles redoublèrent, conséquence de nouvelles invasions venues d'outre-Rhin et de soulèvements locaux réprimés par les autorités romaines, ce qu'attestent d'assez nombreux textes. La défense des côtes occidentales fut renforcée : par exemple, le rocher de Solidor à Alet-Saint-Servan fut fortifié vers 390 et une réoccupation militaire du Yaudet à partir des années 380 a été mise en évidence par les fouilles récentes. Des communautés allogènes avec des éléments armés furent-elles alors installées aux endroits les plus sensibles ? Dans ce dernier chapitre, P. Galliou tente de répondre à cette interrogation. Grâce à sa connaissance quasi sans faille des découvertes archéologiques, il passe en revue tous les indices, en particulier ceux fournis par le mobilier des tombes de l'Antiquité tardive, qui permettraient de cerner une population étrangère. La conclusion de l'auteur est que rien ne témoigne de l'implantation en Armorique de telles communautés, ni germaniques, ni Bretons d'outre-Manche, ce qui signifie qu'une migration bretonne antérieure à celle de la fin du V<sup>e</sup> siècle que l'on a crue possible<sup>6</sup> est à rejeter au rang des mythes. Les mutations décelées ne sont que le résultat d'un phénomène interne de « barbarisation » de la Gaule et de l'ensemble du monde romain.

Comme on le voit, après les ébauches de R. Sanquer sur le *castellum* de Brest, P. Galliou, secondé par J.-M. Simon, livre trente-cinq ans après une première étude parue dans ces colonnes sur le problème de la défense de l'Armorique<sup>7</sup>, une intéressante mise au point sur cette forteresse replacée dans le contexte historique de l'Antiquité tardive. Certes, des interrogations, des incertitudes subsistent, conséquence des lacunes des sources tant textuelles qu'archéologiques. Mais voilà un ouvrage passionnant, dont nous recommandons vivement la lecture aux initiés comme à ceux qui veulent mieux connaître cette époque de transition de l'histoire de la Bretagne.

Jean-Yves ÉVEILLARD

Rémy ARTHUIS, Martial MONTEIL (dir.), *Archéologie de la Basse-Loire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archéologie et culture », 2015, 194 p., ill.

L'ouvrage publié sous la direction de Rémy Arthuis et Martial Monteil est le premier résultat d'un vaste programme de recherche lancé il y a neuf ans, qui réunit le service régional d'archéologie des Pays-de-la-Loire, l'Institut national de recherche en archéologie préventive, l'université de Nantes et des archéologues bénévoles. Le projet est ambitieux : l'étude des modifications de la Loire, qu'elles

6. Voir CHADWICK, N., « The colonization of Brittany from Celtic Britain », *Proceedings of the British Academy*, t. 51, 1965, p. 235-299.

7. GALLIOU, Patrick, « La défense de l'Armorique au Bas-Empire : essai de synthèse », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LVII, 1980, p. 235-285.

soient naturelles ou anthropiques, dans son cours inférieur (entre Angers et Nantes) qualifié ici de Basse-Loire fluviale. Ce terme n'est pas sans prêter à confusion *a priori*, puisque le vocable « Basse-Loire » est traditionnellement entendu comme concernant l'estuaire ou Loire maritime, essentiellement en aval de Nantes. Quoiqu'il en soit, l'introduction (p. 9-22) fait un excellent rappel de la problématique, d'autant que les modifications récentes apportées au fleuve ont eu des conséquences non négligeables sur le patrimoine archéologique : vestiges enfouis en aval de Nantes en raison des aménagements du chenal, chenaux transformés en amont, érosion et colmatage notamment au niveau d'Ancenis... Les auteurs font l'inventaire des études archéologiques réalisées avant 2000, faisant état des variations de niveau des eaux et rappelant, par exemple, la notion controversée de « chronomètre archéologique » mise en avant par René Kerviler à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'ingénieur historien avait imaginé, au moment du creusement du bassin à flot de Saint-Nazaire, que les couches archéologiques découvertes à cette occasion représentaient rigoureusement l'évolution archéologique du site.

Suivent ensuite cinq contributions, de taille inégale, qui constituent les résultats préliminaires des travaux de recherche, requalifiés Recherches archéologique de la Basse-Loire estuarienne (RABLE) en 2003, et menés depuis 2008 à l'initiative de la Commission interrégionale de la recherche archéologique.

Le premier article porte sur la « Reconstitution paléogéographique de la vallée de la Loire à Nantes depuis 8000 ans » (Rémy Arthuis et Jean-François Nauleau, p. 23-44). Il repose sur une campagne de 1 000 sondages géotechniques analysés et datés qui donnent ainsi une photographie géologique de Nantes et permet de comprendre comment le fleuve a pu évoluer autour d'un îlot rocheux dont le substrat a pu être défini. Il faut mentionner particulièrement le tableau produit par les auteurs, qui montrent les étapes de la remontée du niveau marin depuis plusieurs millénaires, phénomène déjà souligné dès le XIX<sup>e</sup> siècle et pour des périodes plus récentes par les auteurs locaux. La cartographie qui en découle, dressée de -8000 à -3000, permet de suivre la divagation au cours des âges des chenaux nord et sud et, partant, de situer les zones à fort potentiel archéologique : les prairies de Mauves, de la Madeleine et aux ducs. On pourra ainsi par la suite, à la lumière des diagnostics et campagnes de fouilles, connaître les véritables étapes de la construction de la ville et de son port et probablement revenir sur des idées reçues ou largement diffusées depuis des décennies.

La communication suivante est particulièrement volumineuse (p. 45-106), du fait notamment de la publication de nombreuses planches et relevés concernant le sujet de recherche : « Vestiges de meunerie hydraulique du haut Moyen-âge (VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles) au Marillais » (Yann Viau). Nous sommes en Maine-et-Loire, à l'embouchure de l'Évre, et l'analyse fine du mobilier retrouvé permet sans nul doute de bénéficier d'une base documentaire qui peut se rapporter aux nombreux sites de moulins

existant le long de la Loire. C'est la même chose avec l'article suivant (p. 107-140) consacré aux « Pêcheries dans le fleuve à Saint-Florent-le-Vieil » (Denis Fillon). Il est complété par la contribution d'Emmanuelle Miejac sur « Les cours d'eau et l'abbaye de Saint-Florent-le-Vieil au Moyen Âge » (p. 141-148), étude historique dont l'auteur signale elle-même qu'elle sera à compléter.

Leur succède une contribution intitulée « La navigation fluviale : une affaire de canal ? » (R. Arthuis, E. Miejac et J.-F. Nauleau, p. 149-172). Il s'agit en réalité de l'étude archéologique de la Boire torse, située entre Ingrandes et Anetz, menée à partir d'un diagnostic archéologique et paléo-environnemental, complété par une étude de la cartographie et des sources puis par une étude de terrain dans le cadre d'une mission d'archéologie préventive. De ce travail croisé, il apparaît que cette boire (canal artificiel parallèle à la Loire) a été creusé entre le IX<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, sur une longueur de 15 kilomètres pour des raisons qui, en l'absence d'un dépouillement plus approfondi des sources d'archives, restent encore obscures. Sans doute s'agissait-il de desservir villes et villages en s'affranchissant des caprices du fleuve. Il faudrait y voir un vestige du réseau de canaux artificiels liés à la Loire, axe majeur de communication, à une époque de développement économique des principautés. Pourtant, il faut reconnaître que ce type de canal reste dépendant du niveau d'eau du fleuve, avec un débit moins contrasté cependant. S'appuyant sur les observations effectuées par ces différents auteurs, on peut considérer que les sociétés fluviales se sont toujours méfiées de la Loire au régime si changeant et ont contourné le problème en utilisant soit des canaux de navigation plus calmes, soit les confluents des rivières qui s'y jettent ; et pour le cas de Nantes, les rôles effectifs de l'Erdre, de la Chézine et de la Sèvre restent encore à être étudiés.

En conclusion, les travaux du groupe de recherche sur la Loire menés des Ponts-de-Cé à l'estuaire montrent les interactions de l'homme sur le fleuve et ses affluents. Si l'ouvrage publié en 2015 n'ouvre que deux fenêtres, Nantes-Rezé et Ancenis, le développement de l'enquête archéologique s'oriente désormais sur les ports et berges et la question des franchissements, en continuant à croiser en interdisciplinarité sources archivistiques et études de terrain. Reste que le programme ainsi défini est fonction du temps nécessaire aux recherches, des moyens dégagés, et surtout tributaire de la politique archéologique telle qu'elle sera définie.

*Archéologie de la Basse-Loire* est une étape dans l'étude de la basse vallée du fleuve, d'une lecture qui reste réservée à un public averti, mais dont le contenu particulièrement nouveau est présenté d'une manière agréable dans un livre très bien illustré.

Jean-François CARAËS

Frédéric MORVAN (dir.), *Histoire de Bretagne. De l'âge du fer aux invasions scandinaves (937)*, s. l., Éditions Encyclopédie de Bretagne, 2015, 434 p.

Encore une encyclopédie d'histoire de la Bretagne ? Il y eut celle en 12 volumes publiée par Ouest-France (1979-2005), celle de Skol Vreizh, qui multiplie fascicules, rééditions et volumes illustrés depuis 1970, notamment le *Dictionnaire d'histoire de Bretagne* paru en 2008, et *l'Histoire de la Bretagne et des Bretons* de Joël Cornette, rééditée depuis 2005... Le public semble infatigable et garantit le succès éditorial de toutes ces entreprises. Encore une alors ? Une maison d'édition « Éditions Encyclopédie de la Bretagne » se consacre à ce projet et met en avant deux volumes parus<sup>8</sup> et dix projetés. Nul doute que la diversité et la richesse des enquêtes historiques récentes pourraient nourrir l'appétit du grand public et qu'il est possible d'écrire un nouvel ouvrage proposant de nouvelles grandes synthèses.

Ce premier volume paraît le plus difficile à cadrer car, de l'âge du Fer à 937 apr. J.-C. (on peut supposer qu'il s'agit d'aller jusqu'aux lendemains victorieux du retour d'Alain Barbetorte comme duc des Bretons en 936), il s'agit de traiter principalement d'une « histoire de Bretagne avant la Bretagne » – pour paraphraser le titre choisi par les auteurs de *l'Histoire de France* de la collection Belin pour présenter une histoire de France avant 888<sup>9</sup>. Cet anachronisme initial n'empêchait pas la production d'un volume de qualité, dès lors que la difficulté était circonscrite et expliquée. La première déception vient de l'absence de présentation du problème, tandis que le logo retenu pour la collection, qui projette le territoire de la Bretagne ducale, est ici fondamentalement inadapté. Laissés sans indication, les différents auteurs développent leurs travaux sur des espaces variables, la plupart retenant comme espace d'étude l'Armorique romaine.

L'absence de cohérence se retrouve quant à la forme même des articles. Jean Meyer se livre à un entretien initial, décousu et sans unité (p. 5-20). Les autres auteurs s'en tiennent à des articles précis qui, suivant les cas, s'appuient sur une bibliographie détaillée, donnent quelques indications bibliographiques minimales ou ne livrent aucune référence. Les articles sont pour la plupart de bonnes synthèses à jour, d'autres pourraient même devenir une base de référence, comme l'article de N. Mathieu qui liste scrupuleusement les inscriptions épigraphiques disponibles (p. 255-303). Les auteurs ont visiblement manqué des instructions qui leur auraient permis d'unifier leurs travaux.

---

8. Outre le présent volume sont parus en 2013, dans un format différent, le volume VI, *La Bretagne et la mer* (878 p.) et, en novembre 2015, sous la direction de Frédéric MORVAN, *Histoire de Bretagne. Dictionnaire du vocabulaire de l'histoire de Bretagne*.

9. BÜHRER-THIERRY Geneviève et MÉRIAUX, Charles, *La France avant la France, 481-888*, Paris, Belin, 2010, 687 p.

L'absence de cohérence est encore plus criante pour le fond même des articles. Comme le lecteur peut-il comprendre la mention par Philippe Jouet d'une « thalassocratie celtique » au v<sup>e</sup> siècle (p. 343), alors que cette hypothèse n'est pas retenue par l'article de Patrick Galliou sur « l'Armorique celtique » (p. 93-100), non plus que par aucun des autres articles du volume concernant la période romaine ? Les remarques fines d'Yvan Maligorne sur le concept même de romanisation et sa présentation d'une Armorique romaine (p. 125-141) comme un territoire qui n'est « cimenté par aucune forme d'organisation politique ou administrative » (p. 127) répondent à l'analyse du regretté Louis Pape sur les variations des provinces romaines (p. 119-124), mais ne permettent pas de comprendre l'allusion de Ph. Jouet à un « projet impérial originel » (p. 344). Comment ne pas être perdu, à propos de la fondation de l'évêché de Nantes, entre une datation au iv<sup>e</sup> siècle par le même auteur (p. 360) ou la date de 453 proposé par M. Brand'honneur (p. 387) ? Comment associer les descriptions détaillées des *pagi* et des circonscriptions ecclésiastiques du Moyen Âge par Ph. Jouet (p. 341-377), l'idée d'un prolongement de « diocèses fondés par les Irlandais » dans les cités du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle selon J. Meyer (p. 8), qui n'apparaît pas ailleurs et la description des « entités du haut Moyen Âge » comme relevant « davantage d'aire d'influence ou de réseau de personnages que de territoires avec des limites bien définies » par Michel Brand'honneur (p. 386 et 391, s'appuyant sur les travaux d'Élizabeth Zadora-Rio et d'Anne Lunven) ?

Le cahier iconographique fait montre de la même absence totale d'harmonisation, poussée ici jusqu'à la plus complète désinvolture. Certains auteurs ont eux-mêmes fourni les cartes et les illustrations qui étaient leurs analyses. Mais à d'autres endroits, c'est Internet qui a ostensiblement été pillé, avec des cartes en anglais sans titre dont ni la légende ni le contenu n'ont été traduits (p. 106 et 108), ou des contenus en contradiction avec les articles : p. 127, Y. Maligorne mentionne des Andécaves, alors que la carte emprunté à D. Crochet p. 128 localise des Andes ; p. iv, une carte sans échelle prétend illustrer un « principat britto-romain établi par Maxime en 385 dans le nord de la cité osisme », suivant une hypothèse qui n'apparaît dans aucun des articles du volume.

On voit bien comment s'expliquent de telles contradictions, entre les approches renouvelées des historiens, au plus près de la datation des sources et des évolutions chronologiques précises, et les pistes favorisées par les linguistes, qui insistent sur la longue durée et la transmission. On y ajoutera ici la différence entre des spécialistes de l'époque romaine, qui fournissent logiquement les trois quarts des contributions de ce volume et placent leurs analyses dans une réflexion à l'échelle de l'empire, et des travaux qui sont encore pris au piège de la justification identitaire : le lecteur apprend ici, p. 344, à propos de Conan Mériadec que « rien ne permet de le ramener à une fantaisie médiévale » et que « l'historicité du personnage a été longtemps niée pour des raisons politiques, tant la chronologie des implantations bretonnes en Armorique contrevenait aux intérêts français ». Il aurait fallu pour le